

Quinze mois se passèrent ainsi, pendant lequel, partagé entre l'espérance et la crainte, redoutant de perdre pour jamais, en essayant de la saisir, l'onchanteuse vision qui flottait à l'horizon de mes rêves, je n'osai pas même, tant je craignais de briser l'idole, demander à Ermance, pourquoi, lors de notre première rencontre, elle était déguisée en grisette.

Je me dis enfin que cette situation ne pouvait pas se prolonger davantage, et qu'autant valait devenir fou de joie ou de douleur que d'incertitude.

Pour la première fois, moi qui n'accorde jamais une pensée aux distinctions nobiliaires, je me souvins de tout ce que Dominique et vous m'aviez dit sur l'ancienneté de ma famille. Je savais aussi, toujours par vous et grâce à vous, que ma fortune était considérable.

Il me sembla donc qu'en demandant à Ermance sa main, je pourrais être indifférent ou importun, mais que, du moins, je ne serais pas ridicule.

Un matin, je m'armai de courage et j'allai chez elle : j'eus le bonheur de la trouver seule, aux premiers mots que je lui adressai, ma voix était si tremblante que la duchesse devina ce que je venais lui dire.

Peut-être essaya-t-elle d'arrêter l'aveu sur mes lèvres ; j'étais si troublé que je ne m'en souvins pas. Ce que je sais, c'est qu'après quelques paroles dites avec un désordre qui les rendait intelligibles, emporté peu à peu par le sentiment qui était devenu mon être tout entier, je trouvai des accents émouvants... la vérité de mon cœur vibra dans ma voix... Ah ! il faut que cette vérité soit bien puissante, cette émotion bien magnétique ; car je vis Ermance émue, attendrie. Elle me tendit la main, et murmura d'un air doux et triste :

— C'est dommage !...

Je n'eus pas le temps de lui demander l'explication de ces deux mots vagues et cruels ; car, en ce moment, la porte s'ouvrit. On lui apportait un journal.

La duchesse le déplia ; et à peine eut-elle jeté les yeux sur la première page, qu'elle bondit comme une lionne.

— Frédéric est blessé ! s'écria-t-elle, et dans ce cri se révéla pour moi le véritable amour, l'amour que je n'inspirais pas !

Elle s'était levée toute droite, s'appuyant d'une main sur le dossier de son fauteuil ; l'autre tenait le journal qu'elle n'osait plus regarder. Enfin, elle réussit à dompter son angoisse, à ranimer sa résolution défaillante, elle releva le journal près de ses yeux humides, et reprit sa lecture : bientôt une incroyable expression de joie et d'orgueil succéda, sur son visage, à la pâleur du premier moment :

— Il est blessé, mais il vit ! me dit-elle avec cet égoïsme de l'amour absolu, qui tue, au besoin, tout ce qui n'est pas lui.

A mon tour, je pris le journal, il contenait le récit d'une bataille que je ne veux pas vous nommer ; car ce nom, glorieux pour la France, est resté odieux pour moi. Le colonel Frédéric Daubray s'y était couvert de gloire ; il était blessé, mais les chirurgiens répondaient de lui.

J'éprouvai alors une sorte d'horrible plaisir à retourner dans mon cœur saignant la lame du poignard qui venait de s'y briser ; j'interrogeai madame d'Oriniano, et elle était trop émue pour me rien dissimuler.

Elle m'apprit que, depuis deux ans, elle aimait le colonel Frédéric Daubray ; mais que le marquis de Sorigny, son père, s'était jusqu'alors formellement opposé à toute idée de mariage avec Frédéric.

L'union d'Ermance avec le duc d'Oriniano n'avait pas été heureuse, et le marquis, vieil émigré, en gardait d'ailleurs une violente rancune ; car cette union avait été une de celles que Bonaparte, alors au début de sa puissance, faisait contracter, presque de force, comme moyen de fusion politique et sociale, entre ses généraux et les jeunes filles nobles.

M. de Sorigny, voyant sa fille veuve à vingt ans, après quatre années de mariage qu'elle avait passées à pleurer sur les prodigalités, les absences et les dangers de son mari, il s'était juré que, pour le repos d'Ermance et pour le sien, il ne la laisserait se remarier qu'avec un gentilhomme d'ancienne souche, libre de tout engagement vis-à-vis de l'empereur.

Mes assiduités auprès de la duchesse lui avaient fait secrètement espérer que je serais pour lui ce gendre désiré. Hélas ! pendant ce temps, Ermance, toujours pure, mais toujours passionnée, affectait de se compromettre pour aplâner les obstacles qui la séparaient de Frédéric.

Ainsi, tout s'expliquait pour moi, les prévenances du marquis, les alternatives de froideur et d'affection que j'avais rencontrées chez la duchesse, selon qu'elle voyait en moi un prétendant ou un ami ; tout, jusqu'à son déguisement lors de notre première rencontre.

Quelques heures avant la revue, M. de Sorigny avait défendu à sa fille de paraître à une fenêtre des Tuileries, où une place lui était réservée, et où il savait que le colonel Daubray ne manquait pas de tourner, pendant la fête, de compromettants regards. Une idée folle, romanesque, avait alors passée par la tête d'Ermance.

Cédant à ce besoin de se faire petite devant l'homme aimé, qui est un des caractères de l'amour vrai chez les femmes, la duchesse, pour mieux tromper M. de Sorigny, avait feint d'être souffrante.

Puis, elle s'était procuré un costume de grisette, et, sous cet humble déguisement, perdue dans la foule, heureuse de cet incognito, de cet abaissement, de cet air de mystère et d'intrigue qu'elle donnait à une action innocente, la grande dame, abdiquant tout, hormis sa beauté et son amour, était venue rendre cet hommage bizarre à l'homme qu'elle adorait. Vous avez vu, mon ami, quelles conséquences avait eues cet épisode pour mon cœur et ma destinée.

Quand la duchesse m'eut tout raconté, je me levai et je lui dis adieu. Je crois, en vérité, qu'elle était si absorbée par son amour, son émotion et le récit du journal, qu'elle ne se souvenait plus, en ce moment, de cette passion ardente et vraie que j'avais, un quart d'heure avant, essayé de lui peindre. J'avais cessé d'exister pour elle ; elle me sourit avec une bienveillance distraite, comme si elle eût pensé que je reviendrais le lendemain.

Le lendemain, je partais pour le Midi ; huit jours après, j'arrivais auprès de vous ; et, l'année suivante, j'épousais Delphine de Malaucène. Vous venez d'apprendre ce qui a précédé mon mariage ; je vais maintenant vous raconter ce qui l'a suivi.

En épousant Delphine de Malaucène, je ne m'abusai ni sur son caractère, ni sur l'avenir qui m'attendait auprès d'elle ; mais je me croyais guéri, pour jamais, de mes inquiétudes d'imagination et de cœur, par le triste dénoûment de mon amour pour Ermance.

(A CONTINUER.)